



L'esprit du temps et l'art de l'expiration *par Nilüfer Kuyaş*

Il y a, dans l'esprit de notre temps, des phénomènes de déracinement, de grandes migrations. Comme si le monde entier se mettait en route. Les convois marchent et périssent aux frontières. Certains sont noyés dans la mer, d'autres attendent dans des camps. Il y a le fait d'être apatride dans l'esprit du temps.

Des vies sont bouleversées. Des maisons sont détruites. D'impitoyables guerres font rage.

Voilà les pensées que m'inspire la visite de l'exposition d'Arzu Başaran. Dans ces tableaux, le monde s'est mis en route. Les hommes marchent en convois dispersés. Leurs silhouettes s'inscrivent dans un vide blanc et infini, sans que l'on sache si c'est de la neige, du brouillard ou le désert, comme si le jour de l'Apocalypse était arrivé.

Des formes sont dessinées à l'encre sur papier dans des cadres étroits et allongés. Entre miniature et peinture japonaise, un monde qui fait aussi penser à la bande dessinée, donnant à voir les scènes figées d'un film. D'autres taches de couleurs se mêlent, dans ce vide, aux formes humaines qui marchent.

Les silhouettes se rétrécissent, s'agrandissent de nouveau, comme si on regardait avec des jumelles au réglage constamment modifié. Un regard plus attentif sur les taches reconnaît telle montagne, telle vallée. Certains hommes ont des contours nets, d'autres ressemblent à des ombres. Plusieurs scènes sont déconnectées les unes des autres, sans recherche de perspective ; mais l'ensemble de l'œuvre respecte naturellement la perspective. Parfois, sur une hauteur, une silhouette solitaire contemple la vallée. Ailleurs, dans une dépression, un convoi se ratatine. Des oiseaux sont éparpillés sur les pentes. Le ciel et la terre sont emmêlés.

Quelques taches de couleurs deviennent des pierres, d'autres des humains recroquevillés, abandonnés, peut-être en train de mourir. Malgré la présence humaine, c'est le règne de la désolation. Où vont ces êtres humains ? L'ensemble des dessins inspire une seule réponse : « nulle part ». Ils ne partent nulle part, seulement vers le néant. En regardant plus attentivement, on voit des hommes par terre, des gens épuisés, effondrés ; des morts apparaissent dans le champ de vision.

On a l'impression d'une géographie familière, pourtant on n'a jamais vu ces lieux ; c'est une familiarité inconsciente, comme dans un rêve. Les montagnes paraissent familières, et pourtant on ressent une tension sous la peau, et les poils se hérissent.

Soudain on comprend : ces images ne sont pas celles de migrations actuelles. Elles ne sont pas non plus de la Seconde Guerre mondiale, ni des Guerres balkaniques, elles ne viennent pas d'une guerre ou d'une migration connue. Mais bien sûr ! C'est la route et le déplacement qu'on a dans la pensée. C'est la longue marche de



mortelle mémoire. La plus grande marche inscrite dans l'histoire, et même dans les légendes : la déportation des Arméniens.

« J'aurais dû comprendre tout de suite », se dit-on.

« J'aurais dû savoir, en me rappelant les grandes peintures de toile sur certains murs ».

Cette géographie aride et mélancolique, mais lumineuse, est l'Anatolie orientale, et un des lieux est sans doute Amed-Diarbékir. Il n'y a pas de nom inscrit, mais cela est évident à présent, même si on n'a jamais connu Diarbékir.

C'est un lieu qu'on a connu, sans le savoir, et qui émerge du subconscient. C'est une histoire qui a hanté notre existence durant des années. On ne peut l'ignorer, même si on la rejette. Et voilà qu'elle apparaît dans toute son horreur.

A partir de la mémoire d'un temps, commence alors un cheminement qui conduit vers l'intemporel. La sensation de distance qu'Arzu Başaran a imprimée dans ses tableaux, ce néant se transforme de plus en plus en intemporalité.

Guernica d'Arzu Başaran

J'ai été très impressionnée par l'objectif qui change constamment de réglage. On se rapproche, pour raconter une histoire, et la technique de peinture l'inscrit dans le temps. Je sais maintenant qu'une telle maîtrise de la technique et une telle profondeur dans la capacité d'expression s'acquièrent à la suite de traumatismes et de grands voyages intérieurs.

J'aurais peut-être dû dire que la technique est à la hauteur du malheur. Alors qu'elle décrit une grande catastrophe, la peinture est d'une grande beauté. Je pense que la beauté est inhérente à toute expression sincère d'une vérité qu'on tient à transmettre.

Je ne sais pas si on parviendra à pardonner aux criminels, mais cette beauté caractérise une tentative d'expiation dans l'art.

Guernica de Picasso est l'exemple le plus classique. Dans cette exposition, qu'elle a intitulée « *Still there...* », Arzu Başaran a créé son propre *Guernica*. Elle se nourrit du lien profond qui existe, à mon sens, entre esthétique et éthique, dans toute vie humaine.

« A partir de la souffrance tu as créé de la beauté », dis-je à Arzu lors de notre entretien.

« J'ai volontairement mis en avant des éléments picturaux », me répond-elle.

Je comprends qu'elle veut prendre sa distance par rapport à une intention de propagande.



« J'ai imaginé ces scènes derrière un voile », dit-elle.

En concevant à distance une atmosphère et un vécu, l'histoire de cette marche intègre en elle d'autres histoires. Et cela produit un effet remarquable. Ces tableaux ne crient pas : « Regardez, c'est un génocide ». Arzu l'exprime très bien elle-même : « Cela ne fait pas pleurer, mais vous prend à la gorge. »

Arzu désire développer ce projet, en y intégrant des objets, des souvenirs, peut-être de la sculpture, des photos ou vidéos, pour créer une œuvre en trois dimensions. Elle voudrait aussi l'exporter dans différents pays.

Je pense que ces deux perspectives se justifient pour ce travail. Cette exposition a le potentiel pour faire écho dans le monde entier, car elle témoigne de souffrances universelles, vécues dans la perpétuité des migrations actuelles.

Un lien de coeur

Ces œuvres d'Arzu Başaran sont le produit d'un processus qui a duré une quinzaine d'années, depuis le début des années 2000, où elle a progressivement pris conscience des réalités de la Turquie et fait un premier voyage dans le sud-est du pays.

Sa rencontre avec Hrant Dink et leur profonde amitié sont les moteurs sans doute les plus déterminants de ce processus. Connaître Diarbékir et établir un lien de coeur avec cette ville constituent les autres ressorts.

Après l'assassinat de Hrant Dink, toute l'énergie d'Arzu s'est trouvée longtemps paralysée par la colère et la douleur de perdre un être cher.

« J'ai voulu faire refroidir la colère », se souvient-elle.

Elle s'est mise en attente, pour éviter de produire une œuvre purement émotionnelle. Et pour drainer sa douleur, elle l'a exprimée alors dans des esquisses.

Il y a deux ans, les migrations de Sur, Silopi et Cizre ont renouvelé sa souffrance. On sent, dans l'atmosphère des tableaux, la présence des maisons en ruine, les quartiers détruits, le calvaire des millions de réfugiés syriens.

En octobre 2015, elle décide enfin d'exposer. Elle prépare en un an et demi la sélection de ses œuvres.

« Si je n'avais pas rencontré Hrant Dink, je n'aurais peut-être pas choisi ce sujet », révèle Arzu Başaran.

« Lors d'une telle rencontre, une porte s'ouvre devant vous, un chemin apparaît et vous le prenez », se souvient-elle.

Il fut un temps, riche d'espérances, où on pouvait organiser une conférence sur la question kurde, où on parlait d'ouvrir la frontière avec l'Arménie. Maintenant, on est retombé dans les ténèbres.



Que peut faire la puissance de l'art ?

Arzu a précieusement intériorisé le film « Ararat » d'Atom Egoyan, interdit en Turquie, le tableau d'Arshile Gorky où il a peint sa mère, les nombreuses photos qu'elle a examinées, les récits qu'elle a écoutés.

« J'ai voulu raconter non de manière directe, mais indirecte », dit-elle.

Avec une démarche non didactique, mais d'empathie, on transmet la vérité d'une tragédie de l'humanité à un public qui l'ignore- la plupart d'entre nous, malheureusement.

En plus de ses visites au mémorial de la shoah, à Paris, et au musée du génocide, à Erévan, elle a étudié plusieurs travaux de mémoire et s'est mise à la recherche de vies détruites, de « tissus abîmés », selon ses propres mots. C'est l'inspiration de portraits d'enfants, qu'elle a exposés en 2005-2006.

Elle pense que, jusqu'à présent, bien peu de choses ont été réalisées et qu'il reste encore beaucoup à faire. Selon elle, la prise de conscience se développe successivement, par strates, avec la réalisation de films, de vidéos et la production d'œuvres d'art.

Un œil attentif pourrait d'ailleurs déceler, dans ses œuvres, les différentes strates de sa propre prise de conscience. Arzu se demande comment on peut se permettre de banaliser les disparitions, les violations de droits, l'inertie qu'elle observe autour d'elle, le fait qu'on ne puisse parler de rien, sans risquer la délation. Il arrive un moment, où la simple prise de conscience n'est plus suffisante. Des artistes expriment alors leurs sentiments d'indignation et de colère. Arzu Başaran a choisi de redonner vie au vécu.

On reconnaît la nature mélancolique de l'artiste, mais ses paysages n'ont rien de romantique.

L'artiste affronte la vérité et crée des images intemporelles, au-delà de la seule narration.

Cette exposition mérite d'être vue, sans être conditionnée par un point de vue politique ou idéologique, mais avec l'esprit ouvert et pour confirmer l'importance de la peinture dans l'art moderne.

Vous reconnaîtrez sans doute des chemins de votre histoire personnelle ; comme c'est dit dans le titre de l'exposition, ils sont là, « *Still there...* ».